LE

NOBLE ET L'ARTISAN.

PIÈCES NOUVELLES EN VENTE

Chez RIGA, *libraire, faubourg Poissonnière, n.* 1.

1760, ou LA MATINÉE D'UN GRAND SEIGNEUR, comédie en un acte et en vers, par M. Alexandre de Longpré, représentée sur le Théâtre-Français. Prix : 2 fr. 50 c.

YSEULT RAIMBAUD, drame en quatre actes, en vers, par M. Paul Foucher, représenté sur le théâtre de l'Odéon. Prix : 3 fr.

LE FILS DE L'HOMME, drame en un acte, par M. Paul de Lussan, représenté sur le théâtre des Nouveautés. Prix : 1 fr. 50 c.

QUONIAM, vaudeville anecdotique en deux actes, par MM. Desverger et Jadin, représenté sur le théâtre des Nouveautés. Prix : 2 fr.

LES TROIS CATHERINE, esquisses historiques du règne de Henri VIII, par MM. Duport et Monnais, représentées sur le théâtre des Nouveautés. Prix : 3 fr.

L'ENTREVUE, ou LES DEUX IMPÉRATRICES, vaudeville en un acte, par MM. Villeneuve, Vasson et Xavier, représenté sur le théâtre du Vaudeville. Prix : 1 fr. 50 c.

LES PILULES DRAMATIQUES, ou LE CHOLÉRA-MORBUS, revue critique et politique en un acte. Prix : 1 fr. 50 c.

L'ANGE-GARDIEN, ou SOEUR MARIE, comédie-vaudeville en deux actes, de M. Casimir, représentée sur le théâtre des Variétés. Prix : 2 fr.

LE NOBLE ET L'ARTISAN, vaudeville en deux actes, par MM. Théodore Anne et Réné, représenté sur le théâtre du Vaudeville. Prix : 2 fr.

JULIETTE, comédie-vaudeville en deux actes, par M. Morel, représentée sur le théâtre des Nouveautés. Prix : 2 fr.

LES VARIÉTÉS DE 1830, revue en un acte, par MM. F. de Courcy, Brazier et Rougemont, représentée sur le théâtre des Variétés. Prix : 1 fr. 50 c.

ANGÉLIQUE ET JEANNETON, comédie-vaudeville en quatre actes, imitée de M. Pigault-Lebrun; par MM. Ferdinand de Villeneuve, Dupeuty et Xavier, représentée sur le théâtre du Vaudeville. 2 fr.

LA SÉPARATION, comédie en trois actes et en prose, par MM. Mélesville et Carmouche, représentée sur le théâtre de l'Odéon. Prix : 2 fr.

L'ONCLE RIVAL, comédie-vaudeville, par M. Mélesville, représentée sur le théâtre du Gymnase dramatique. Prix : 1 fr. 50 c.

LA MONNAIE DE SINGE, ou LE LOYER DE LA DANSEUSE, proverbe mêlé de chants, représenté sur le théâtre des Variétés. Prix : 1 fr. 50 c.

SOLDATS, VOILA CATIN, croquis militaire en deux parties, par MM Desvergers et Anicet-Bourgeois, représenté sur le théâtre du Vaudeville. Prix : 2 fr.

NAPOLÉON A BERLIN, ou LA REDINGOTE GRISE, comédie-vaudeville, par MM. Dumersan et Dupin, représentée sur le théâtre des Variétés. Prix : 1 fr. 50 c.

LE MARCHAND DE LA RUE SAINT-DENIS, ou LE MAGASIN, LA MAIRIE ET LA COUR D'ASSISES, comédie-vaudeville en trois actes, par MM. de Villeneuve, Brazier et Emile Vanderburch, représentée sur le théâtre des Nouveautés. Prix : 2 fr.

LA DEMANDE EN MARIAGE, ou LE JÉSUITE RETOURNÉ, comédie-vaudeville en un acte, par M. Monnais, représentée sur le théâtre des Variétés. Prix : 1 fr. 50 c.

LE CARNAVAL ET LES ARRÊTS, vaudeville en un acte, de M. Adolphe Jadin. Prix : 1 fr. 50.

LE NOBLE

ET

L'ARTISAN,

OU

LE PARENT DE TOUT LE MONDE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES;

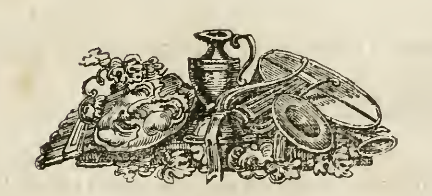
Par MM. Théodore Anne et René;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,

LE 4 FÉVRIER 1831.

PRIX : 2 FR.



PARIS.

R. RIGA, LIBRAIRE,

FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

J.-N. BARBA, PALAIS-ROYAL.

VENTE, LIBRAIRE,

RUE DU MARCHÉ SAINT-HONORÉ, N. 5.

M DCCC XXXI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE GRANDMESNIL, premier président d'une cour royale.	M. Dérouvère.
LE VICOMTE DE GRANDMESNIL, riche propriétaire, son frère.	M. Fontenay.
LE BARON DE TRIGOVILLE, riche capitaliste.	M. Lepeintre-jeune.
NICOLAS LELEU, manufacturier.	M. Bernard-Léon.
EUGÈNE LELEU, son fils.	M. Perrin.
LOUIS, domestique du comte.	M. Prosper.
LA COMTESSE DE GRANDMESNIL, femme du premier président.	Mlle Clara.
EUGÉNIE, sa belle-fille, et fille du comte.	Mlle A. Beauchène.

La scène est à Paris, dans l'hôtel du comte de Grandmesnil.

(Toutes les indications de scène sont prises du parterre, faisant face au théâtre.)

IPRIMERIE DE DAVID, BOULEVARD POISSONNIÈRE, N. 6.

LE

NOBLE ET L'ARTISAN.

ACTE PREMIER.

Un salon fermé : trois portes de fond, portes latérales à droite et à gauche; à droite, au premier plan, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. En dehors, un fond d'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LOUIS (1).

LA COMTESSE, *à Louis.*

Que tout soit prêt pour ce soir, entendez-vous, et surtout que M. le comte ne se doute de rien.

LOUIS.

Oui, madame.

(Il sort. Déjà le vicomte est entré, et a entendu quels ordres la comtesse a donnés.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Un secret !

LA COMTESSE.

Oui, mon frère. C'est une surprise que je ménage à M. de Grandmesnil, pour l'anniversaire de sa naissance.

LE VICOMTE.

Ah ! on veut fêter ce cher mari ?

LA COMTESSE.

J'ai l'intention de donner une petite fête, cela sera charmant. Nous aurons aussi à nous occuper d'une chose très-sérieuse.

LE VICOMTE.

Vraiment. ?

LA COMTESSE.

Quoi! vous ne savez pas?.. Le chevalier de Trigoville épouse ma belle-fille.

LE VICOMTE.

Eugénie ?

LA COMTESSE.

C'est une chose décidée. Votre frère vous l'a écrit et la lettre vous attend sans doute au château.

LE VICOMTE.

A la bonne heure, car vous conviendrez qu'un oncle célibataire,

---

(1) La comtesse entre par la porte latérale de gauche, précédée par Louis ; Loui se tient auprès de la porte de milieu du fond, en écoutant les ordres de sa maitre sse

et duquel on attend quatre-vingt mille livres de rente, mérite d'apprendre une pareille nouvelle un peu moins brusquement. Je ne vous demande pas si le jeune homme convient à ma nièce.

LA COMTESSE.

Mon cher beau-frère, vous êtes un peu arriéré... Mais ces idées romanesques ne sont plus du siècle... Un mariage d'amour... folie... il n'y a que les mariages de raison qui réussissent aujourd'hui ; voyez, moi.

LE VICOMTE.

Ma chère belle-sœur, je sais de quelle réputation vous jouissez... mais vous n'êtes qu'une exception à la règle.

LA COMTESSE.

Comment donc, vicomte, de la galanterie ! Est-ce que par hasard vous vous formeriez?

LE VICOMTE.

Pas le moins du monde, je vous jure.

SCÈNE III.

LES MÊMES, EUGÉNIE (1).

EUGÉNIE, *courant près de son oncle.*

Cher oncle, vous voilà donc enfin !

LE VICOMTE.

Eugénie m'attendait?

EUGÉNIE.

Et avec bien de l'impatience. (*Apercevant la comtesse.*) Ah! pardon, madame, j'ignorais que vous fussiez ici.

LE VICOMTE.

Elle est charmante ! ne trouvez-vous pas, ma sœur, que cet air de gaîté sied à ravir à son rôle de fiancée?

EUGÉNIE, *soupirant.*

Ah ! mon oncle !

LA COMTESSE.

Eh bien !..

LE VICOMTE.

Voilà un soupir qui contraste un peu avec ce joyeux sourire... Dis-moi, mon enfant, est-ce que par hasard monsieur de Trigoville ne te...

EUGÉNIE.

Non, mon oncle.

LE VICOMTE.

Eh bien ! ma sœur, ce non n'est-il pas très-expressif ?..

LA COMTESSE.

Enfantillage !.. je vous le répète ! Qui se marie par amour aujourd'hui ? Les petites gens ! (2)

LA COMTESSE, *à Eugénie.*

AIR : *vaudeville de la Somnambule.*

Que la raison conserve son empire,
Cédez, ma chère, à votre heureux destin :

---

(1) Elle entre par la première porte de fond, à gauche.

(2) Position de scène : Le vicomte, la comtesse, Eugénie.

Très-rarement, quoique l'on puisse dire,
On voit l'Amour d'accord avec l'Hymen.
Et moi, je pense, en fait de mariage,
Quand pour toujours notre sort est lié,
Que la raison en équipage
Vaut bien mieux que l'amour à pié.

Songez donc que le chevalier de Trigoville vous apporte cent mille livres de rentes; il y a bien des duchesses qui n'en ont pas autant, ce dont èlles enragent... Vous brillerez... vous les éclipserez... L'aristocratie de l'argent écrase au moins autant que celle des noms.

LE VICOMTE.

Mais si le caractère du chevalier...

LA COMTESSE.

N'auront-ils pas deux appartemens?

LE VICOMTE.

C'est vrai, voilà un moyen.

LA COMTESSE.

Allons, Eugénie, un peu de raison, et vous surtout, mon cher beau-frère, ne l'entretenez pas dans de fausses idées. Adieu, ma fête de ce soir me donne un embarras; mais, c'est pour mon mari, et après tout, quoiqu'on soit femme du monde, on peut bien nepenser pendant vingt-quatre heures qu'à son mari... C'est pourtant bien long.

AIR : *Walse de Robin des Bois.*

Ce jour m'occupe et m'inquiète
Au point que je n'ai pas enfin
Pu consacrer à ma toilette,
Un moment depuis ce matin.
Et pourtant c'est très-nécessaire,
Car ce soir il faudra briller;
Et sans avoir l'ambition de plaire,
Du moins veut-on ne jamais effrayer.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ce jour m'occupe et m'inquiète
Au point que je n'ai pas enfin
Pu consacrer, etc.

LE VICOMTE ET EUGÉNIE.

Ce jour l'occupe et l'inquiète
Au point qu'elle n'a pas enfin
Pu consacrer, etc.

(La comtesse sort; Louis a ouvert les battans de la porte de milieu du fond, un moment auparavant.)

SCÈNE IV.

LE VICOMTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *se jetant dans les bras de son oncle.*

Ah! mon oncle!

LE VICOMTE.

Eh bien! mon enfant, nous voilà seuls : voyons, fais-moi confidence de tes petits chagrins... Ce Trigoville te déplaît?

EUGÉNIE.

Je ne puis le souffrir.

LE VICOMTE.

Est-ce qu'un autre plus heureux?..

EUGÉNIE.

Mon oncle se rappelle peut-être la fête magnifique donnée il y a un an?

LE VICOMTE.

Et qui fut troublée par l'horrible incendie de la salle du bal. Eh bien?

EUGÉNIE.

Au moment où le feu se manifesta, je venais de danser; dans le premier désordre je cherchais avec la foule à gagner la porte; mais les flammes faisaient d'horribles progrès et les tourbillons de fumée me voilaient toutes les issues; un jeune homme accourt alors à moi et m'emporte en s'écriant: Mademoiselle, je viens vous sauver ou mourir avec vous.

LE VICOMTE.

Eh bien! ensuite... ensuite.

EUGÉNIE.

En reprenant mes sens, je me trouvai à une extrémité du jardin, au milieu de personnes qui me prodiguaient des soins... où est-il?.. où est-il?.. furent les premiers mots que je prononçai, mais il avait disparu.

AIR: *L'amour qu'Edmon...*

Je le cherchais toujours sur mon passage,
Et quand parfois à mes yeux il s'offrait...
Le souvenir de son brillant courage,
A ma mémoire alors se retraçait...
Me reportant à cette circonstance,
A ces momens de périls et d'effroi,
J'avais pour lui de la reconnaissance.

LE VICOMTE.

L'amour ensuite est venu malgré toi.

EUGÉNIE.

J'avais pour lui de la reconnaissance,
L'amour ensuite est venu malgré moi.

LE VICOMTE.

Son nom!

EUGÉNIE.

Eugène!

LE VICOMTE.

Ce n'est là qu'un prénom... je te demande son nom.

EUGÉNIE.

Je ne lui enconnais pas d'autre; j'ai appris il y a quelque temps seulement, et encore d'une manière indirecte, qu'il était secrétaire du ministre.

LE VICOMTE.

Secrétaire du ministre?.. alors je le connais, je l'ai vu ce matin dans le cabinet de son excellence... Comment donc... mais il est fort bien ce jeune homme.

EUGÉNIE.

N'est-ce pas mon oncle, et à son air distingué... on voit tout de suite qu'il est d'une naissance...

LE VICOMTE.

Tu crois?..

EUGÉNIE.

L'élégance de ses manières.

LE VICOMTE.

Hélas ! mon enfant... on m'a dit que c'était tout simplement le fils d'un artisan.

EUGÉNIE.

C'est impossible !

LE VICOMTE.

Riche aujourd'hui, a-t-on ajouté, fort habile, fort estimé dans son état, mais qui enfin a commencé à être ouvrier... je n'en ai pas demandé davantage... si j'avais su qu'il t'intéressait à ce point... maintenant je verrai... je tâcherai.

EUGÉNIE.

Oh ! mon oncle... que vous serez bon !

LE VICOMTE.

Mais, qui donc a pu déterminer mon frère à une alliance si opposée à ses préjugés à son orgueil, à sa vanité?.. Comment... lui ! jaloux à l'excès de la naissance, donner sa fille au fils de monsieur de Trigoville, munitionnaire enrichi aux dépens de nos armées !

EUGÉNIE, *soupirant.*

Il est baron.

LE VICOMTE.

Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce qui n'est pas baron aujourd'hui ?

AIR : *Vaudeville de l'Intérieur d'une Etude.*

S'est-on enrichi par l'intrigue,
On veut les honneurs du blason ;
On presse, on sollicite, on brigue,
Et l'on s'éveille enfin baron.
Ce titre est si commun, ma chère,
Qu'on n'oserait plus s'en parer,
Si notre gloire militaire
N'était pas là pour l'honorer.

EUGÉNIE.

Mais on vient... c'est mon père... Ah ! mon oncle, je vous en conjure... essayez toujours de lui dire un mot.

LE VICOMTE.

Compte sur moi, mon enfant.

(Eugénie sort.)

SCÈNE V.

LE VICOMTE, *dans le fond*, LE COMTE, LOUIS.

LE COMTE, *entrant en colère et froissant des papiers qu'il tient à la main.*

Imagina-t-on jamais une pareille sottise !

LOUIS, *le suivant.*

Mais, monsieur le comte...

LE COMTE.

Il suffit... Si ce jeune homme revient, souvenez-vous que j'y suis toujours pour lui.

(Louis sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE VICOMTE.

LE COMTE.

Ah ! c'est vous, mon frère, pardon. Hier au soir, lorsque vous êtes arrivé, à peine ai-je eu le temps de vous dire deux mots. Eh bien !.. vos champs, vos métairies ? êtes-vous toujours sous le charme pastoral ?

LE VICOMTE.

Toujours ; je n'ai jamais été si heureux.

LE COMTE.

Heureux !.. oui, moi je ne crois pas à ce bonheur-là... Enfinvous êtes satisfait, ou vous croyez l'être... je vous en félicite.

LE VICOMTE.

Mais vous l'êtes aussi, vous, mon frère, du moins il me semble à moi que la place de premier président de cour royale doit vous suffire, car à mes yeux la magistrature est la plus honorable des professions.

Air *du grand Frédéric.*

Au nom du roi vous êtes appelés,
A prononcer sur l'honneur et la vie;
Des citoyens dont les droits sont troublés
L'espoir sans crainte à vos sermens se fie ;
Car nous savons par votre bonne foi,
Soit qu'elle absolve ou bienqu'elle sévisse,
Qu'à votre barre, eussiez-vous même un roi,
Légalité devant la loi
Est la base de la justice.

Et à cet égard le ministre qui sait vous apprécier, pense comme moi.

LE COMTE

Vous l'avez déjà vu ?

LE VICOMTE.

J'ai déjeûné ce matin avec lui.

LE COMTE.

Avec le ministre ?

LE VICOMTE.

Il a remis au prince le travail pour la nouvelle place à laquelle on vous destine.

LE COMTE, *à part.*

Et les poursuites de Trigoville... ce mariage est plus nécessaire que jamais.

LE VICOMTE.

Mais, mon frère, vous ne me parlez pas du mariage de ma nièce; votre choix m'a étonné : vous savez, tout vicomte que je suis, combien sont modérées mes opinions sur la naissance, et en général sur tous les préjugés.

LE COMTE.

Que trop, parbleu !

LE VICOMTE.

C'est possible; mais que voulez-vous, c'est une habitude des camps,

et je suis trop vieux soldat pour m'en défaire; toutefois, autant je suis indifférent sur l'origine, autant je suis difficile sur l'honneur et la réputation.

LE COMTE.

Eh bien!.. quoi... M. de Trigoville est-il un fripon?

LE VICOMTE.

Je ne dis pas cela.

LE COMTE.

Si c'est un honnête homme...

LE VICOMTE.

Encore moins.

LE COMTE.

Cependant, il n'y a point de milieu.

LE VICOMTE.

Peut-être.

LE COMTE.

Vous penserez ce qu'il vous plaira; mais la fortune et l'existence de Trigoville dans la société en font un homme considérable.

LE VICOMTE.

Soit... mais considéré?

LE COMTE.

Il le sera... il faut du temps à tout... c'est pour arriver à cette considération qu'il recherche l'alliance de ma famille.

LE VICOMTE.

Et que vous lui vendez votre nom?

LE COMTE.

Mon nom?..

LE VICOMTE.

Pardon, ce n'est que votre fille.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS, *remettant une dépêche au vicomte.*

De la part du ministre.

LE VICOMTE, *la prenant.*

C'est bien.

(Il l'ouvre. Louis sort.)

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, *qui s'est assis*, ET LE COMTE, *le regardant prendre connaissance de la lettre.*

LE COMTE, *à part.*

Une lettre de Son Excellence... (*Haut.*) Serait-il indiscret de...

LE VICOMTE, *se levant.*

Ce sont des renseignemens que j'avais demandés sur notre nièce, la fille de notre sœur, que nous avons abandonnée et perdue de vue depuis si long-temps; mais ces renseignemens me paraissent tout-à-fait incomplets; retirée dans le fond d'une province qu'on ne peut pas désigner, elle y aurait contracté un second mariage encore au-dessous du premier.

LE COMTE.

Sa conduite ne s'est pas démentie...

LE VICOMTE.

On la croit morte aujourd'hui... pauvre nièce !... Mais parlons un peu d'Eugénie ; si j'avais un excellent parti à vous proposer pour elle ?

LE COMTE, *d'un air ironique.*

Et quel serait cet excellent parti ?.. le nom du jeune homme...

LE VICOMTE.

Son nom ?.. (*A part.*) Cela s'engage mal. (*Cherchant à s'échauffer.*) C'est un jeune homme parfait, un de ces sujets tout-à-fait supérieurs.

LE COMTE.

Sa famille ?...

LE VICOMTE.

Il aura de la fortune.

LE COMTE.

Mais sa maison...

LE VICOMTE.

Il a un protecteur très-puissant, et je vous réponds de la carrière... la plus brillante...

LE COMTE.

Je vous comprends... c'est-à-dire qu'il n'est pas même gentilhomme. En ce cas, je vous dirai comme le bon monsieur Jourdain... Il n'aura pas ma fille.

LE VICOMTE.

Est-ce pour prouver qu'il est des hommes et des ridicules qui ne passent jamais, que vous citez ce personnage de Molière ?

LE COMTE.

Un homme de votre nom !

LE VICOMTE.

Préjugé ruiné !

LE COMTE.

Ma fille épousera M. de Trigoville ; et votre protégé, si parfait qu'il puisse être, ne sera jamais mon gendre.

LE VICOMTE.

S'il ne peut devenir mon neveu, j'en ferai peut-être mieux que cela.

LE COMTE.

Vous êtes le maître.

LE VICOMTE.

Je le sais, et pourrai bien le prouver. (*A part.*) Allons, j'ai joliment arrangé les affaires de nos jeunes amans.

LE COMTE.

AIR : *Allons, de la philosophie.*

De vos biens vous êtes le maître,
Et pour ma fille ici je ne veux rien ;
Sur moi je vous ferai connaître
Que la menace est un mauvais moyen,
Oui, sur moi la menace est un mauvais moyen.

LE COMTE.

Des alliances très-brillantes
Pour lui s'offriront, je le crois,
Toujours de bons contrats de rentes
Dans la balance ont eu beaucoup de poids.

ENSEMBLE.

Oui, je m'y suis mal pris, peut-être,
Mais j'essaierai par un autre moyen.
Au fait, de sa fille il est le maître,
Comme je suis le maître de mon bien.

LE COMTE.

De vos biens vous êtes le maître, etc.

SCÈNE IX.

LE COMTE, *seul.*

Comme mon frère triompherait, s'il connaissait ma véritable situation vis-à-vis de Trigoville! Déjà, depuis notre altercation d'hier, altercation ignorée de toute ma maison, mais suivie de la rupture du mariage de son fils et d'Eugénie, n'a-t-il pas su rendre cet hymen encore plus nécessaire par cette maudite assignation? M'assigner, moi, Premier président, et un Trigoville, encore!... Et dans quel instant... Cette lettre d'Eugène me jette dans une inquiétude!.. (*Ouvrant la lettre.*) Le ministre veut que l'on prenne, à l'instant même, les renseignemens les plus exacts sur ma fortune et sur l'état actuel de mes affaires. (*Froissant la lettre dans ses mains.*) Cet ordre ne peut avoir été provoqué que dans l'intention de me perdre. Et ces poursuites... Trigoville, seul, peut m'en affranchir. (*Il s'assied à la table, et prend la plume pour écrire.*) Lui écrire!... (*Jetant la plume, après un instant d'hésitation.*) C'est trop de déférence!.. Aller chez lui, encore pis!.. L'envoyer chercher... il se formalisera!.. Pourtant, il faut choisir... Quel supplice!

SCÈNE X.

LOUIS, LE COMTE.

LOUIS, *annonçant.*

M. le baron de Trigoville!

LE COMTE, *à part.*

Lui!.. Cet homme!.. On dirait qu'il me devine!.. (*Haut.*) Faites entrer.

(Louis introduit le baron.)

SCÈNE XI.

LE BARON, LE COMTE.

(Lorsque Trigoville entre, le comte, qui s'est d'abord assis pour le recevoir, est incertain s'il doit se lever ou rester sur son fauteuil; enfin il se lève, et fait à Trigoville une légère inclination. Louis, sur un signe du comte, approche un fauteuil au baron, et sort ensuite en fermant la porte. Le baron a, pendant le commencement de cette scène, une insolence mal contenue et un ton leste et brusque.)

LE BARON.

M. le comte, je suis désolé de vous déranger; mais puisqu'il n'est plus question du mariage de mon fils avec Mlle de Grandmesnil,

je viens régler nos intérêts particuliers. Je dois aussi vous prévenir que je me suis vu forcé de passer un de vos effets, le plus considérable...

LE COMTE, *à part.*

Il veut me tromper. (*Haut.*) Quoi! vraiment, M. le baron, ce n'est pas vous qui me faites assigner?

LE BARON.

M. le comte, j'ai trop de respect pour votre qualité. (*A part.*) Il n'en croit rien... Il n'y a pas grand mal.

LE COMTE, *avec abandon.*

Mais, de l'argent!.. Vous connaissez ma position?

LE BARON.

Comme vous-même; elle est fort difficile... Mais vous avez de la naissance, du crédit, de superbes espérances prêtes à se réaliser...

LE COMTE.

Quelles seraient donc décidément vos conditions?

LE BARON.

Moi, je fais des affaires sur tout... C'est mon métier; vous avez un nom... je l'achète.

LE COMTE, *à part.*

On n'est pas plus insolent.

LE BARON.

Il est beau, je le paierai ce qu'il vaut; mais, tenez, M. le comte, nous sommes, entre nous, convenons que mes avantages valent bien les vôtres. Dans l'état actuel de la société, la richesse est un but général, et je l'ai atteint. La noblesse ne peut être qu'une exception, l'ambition et le privilége de quelques individus. Cette noblesse est une institution utile, on doit la respecter; j'y suis porté plus qu'un autre, puisque me voilà baron, et baron aussi bien que vous êtes comte: vous êtes plus ancien, voilà tout. Allez, allez, M. le président, tout bien calculé, ma caisse et votre qualité iront fort bien ensemble, tandis que l'une sans l'autre ferait fort incomplète figure.

LE COMTE, *se levant; Trigoville se lève aussi.*

Ainsi, c'est toujours à la main de ma fille que vous prétendez pour votre fils? N'y aurait-il pas d'autres arrangemens?

LE BARON.

Aucuns.

LE COMTE, *à part.*

Quelle arrogance!

LE BARON.

Décidez-vous; la main de votre fille ou de l'argent: c'est mon dernier mot.

LE COMTE.

Allons, il faut bien que je cède, mais je vous déclare, car, moi aussi, je prétends imposer mes conditions, que Mlle de Grandmesnil n'entend avoir aucun rapport avec votre famille.

LE BARON.

Tous mes parens sont cependant honnêtes; mais, au reste, c'est facile, je n'en vois aucun: accordé!

LE COMTE.

Retenez bien que l'apparition, avant la noce, de frères, oncles,

neveux, du plus petit cousin à quelque degré qu'il puisse être, deviendrait une cause légitime de rupture.

LE BARON.

A la bonne heure.

LE COMTE.

Nous signerons le contrat ce soir.

LE BARON.

A merveille! quel doux moment, avouez-le, M. le comte, pour deux pères comme nous.

LE COMTE, *à part.*

Oui, je le maudirai long-temps ce moment! Un homme de rien!

LE BARON, *à part.*

Un homme qui n'a rien! (*Haut.*) Nous allons signer un engagement... un dédit...

LE COMTE, *avec hauteur.*

N'avez-vous pas ma parole? M. le baron de Trigoville, puisque vous recherchez si obstinément l'honneur de mon alliance, il est temps que vous appreniez à l'apprécier. (*Il va pour sortir.*)

LE BARON, *le retenant.*

Quant à votre nomination, si vous vouliez me permettre de m'en mêler... j'ai des protections et des moyens qui ne sont pas à dédaigner.

LE COMTE, *avec fierté.*

Je vous dispense de vos soins; je ne veux devoir mon élévation qu'à ma conduite et à l'estime du prince.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LE BARON, *seul.*

Quoi qu'il en dise, la chose à présent m'importe assez pour que j'agisse à son insu; d'ailleurs, sa nomination m'est nécessaire... et j'aurai besoin de son appui pour les nouvelles tracasseries qu'on me suscite. Eh vite! allons trouver notre homme, il est merveilleusement placé pour me servir.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, LE BARON.

LA COMTESSE, *en dehors.*

Faites porter tout cela dans le grand salon. (*A Trigoville.*) Ah! mon cher baron, vous voyez une femme harassée, j'ai fait vingt magasins; j'ai tout vu, tout acheté; mais recevez mon compliment, vous avez un fils adorable.

LE BARON.

Madame la comtesse est trop bonne.

LA COMTESSE.

C'est qu'il s'entend aux détails d'un trousseau, d'une corbeille comme s'il s'était marié toute sa vie... Il vient de me donner la plus haute idée de son esprit, de son caractère, par les présens qu'il destine à sa femme. Il a constamment choisi ce qu'il y a de

plus beau, de plus cher. Le chevalier fera un excellent mari. (*En reconduisant Trigoville.*) Ah ça ! baron, vous savez que nous nous mettons à table après la signature du contrat, à six heures précises. Le repas fera trève à l'ennui des fades complimens, des sottes plaisanteries, qui en pareille occasion intimident les jeunes personnes.

LE BARON.

Sans doute... sans doute... A ce soir, madame la comtesse ; j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, *seule.*

C'est vraiment une excellente idée qu'a eue M. de Grandmesnil de s'allier à ce fournisseur... mais quel est ce bruit ?.. (*Allant à la porte.*) Eh ! c'est mon cher beau-frère, avec un homme d'une mise et d'une tournure commune, quelqu'artisan sans doute ; il a toujours une pacotille de ces gens-là attachés à ses pas ; le cher vicomte est bien l'être le plus original que je connaisse.

(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE XV.

LE VICOMTF, LELEU.

LE VICOMTE, *s'arrêtant.*

Passez donc, père Leleu, passez donc !

LELEU.

Du tout, M. de Grandmesnil, du tout ; quoique vous soyez un vicomte, je ne prendrai jamais le pas sur vous.

LE VICOMTE, *passant le premier.*

Allons donc, puisque vous le voulez absolument.

LELEU.

A la bonne heure, v'là qui est fait au moins.

LE VICOMTE.

Je suis vraiment enchanté d'être rentré à temps pour vous recevoir.

LELEU.

Oh ! je serais revenu ; vous n'êtes pas de ces gens fiers et arrogans qui ferment leur porte à tout venant, pour se donner un air d'importance ; vous êtes comme dans le département, et si vous avez quelque velléité d'être député, vous n'avez qu'un mot à dire, et le père Leleu se charge de l'affaire.

LE VICOMTE.

Merci, merci, c'est bien assez d'un homme d'état dans la famille.

LELEU.

C'est que les gens comme vous sont rares, vous ne méprisez pas l'industrie, et vous tapez avec plaisir dans la main d'un commerçant.

LE VICOMTE.

Ne doit-on pas honorer ceux qui, par leur intelligence, enrichissent l'état ?

LELEU.

A la bonne heure, voilà qui s'appelle parler ! On s'entend avec

vous... on est à son aise... Oui, oui, monsieur le vicomte, le commerce, le commerce, il n'y a que cela pour un pays!

Air : *Vaudeville de Caroline.*

Vive le commerce!
Qui le protége s'en trouve bien;
Qui le renverse
Brise son soutien.

De ce peuple épais
Que je voudrais
Voir englouti dans ses marais,
Et pour jamais.
Qui fit un peuple de la terre?
Qui soutient l'Anglais
Se traînant courbé sous le faix
D'impôts qui semblent toujours prêts
A l'arrêter dans la carrière?
C'est bien le commerce, etc.

Du brave soldat
Qui frappe et meurt avec éclat,
Ou qui sort vainqueur d'un combat,
La gloire n'est pas ordinaire;
Mais quand ses succès,
Quand ses hauts faits
Nous ont enfin donné la paix,
A qui fait-on payer les frais
De cette guerre?

C'est bien au commerce :
Qui le protége s'en trouve bien,
Qui le renverse
Brise son soutien.

Je vous ai vu hier chez le ministre : auriez-vous quelqu'affaire auprès de lui? le père Leleu est là.

LE VICOMTE.

Je vous suis obligé : c'est mon ami. Est-ce que vous m'appuieriez?

LELEU.

Moi, pas précisément; mais c'est tout comme, ce serait mon fils.

LE VICOMTE.

Il connaît son Excellence.

LELEU.

S'il la connaît! Vous ne savez donc pas?... C'est singulier... je croyais que tout le monde devait être informé...

LE VICOMTE.

Informé! de quoi donc?

LELEU.

De son mérite, de ses succès.

LE VICOMTE.

Ah! il a du mérite?

LELEU.

Je crois bien qu'il en a... et fameusement encore!

LE VICOMTE.

Je vous crois, M. Leleu, mais tout cela ne m'apprend pas ce qu'il est auprès du ministre.

LELEU.

Tout! il est tout... il fait tout... c'est-à-dire, avec son excellence; enfin, c'est son secrétaire intime.

LE VICOMTE.

Comment! en vérité?.. c'est votre fils?..

LELEU.

Si vous le voulez bien, M. de Grandmesnil, Eugène Leleu; vous en avez entendu parler? Quand je vous le disais!.. j'en étais bien sûr.

LE VICOMTE.

Beaucoup... quoi, lui!.. je m'en entretenais ce matin... Je n'en reviens pas... C'est vous qui êtes son père...

LELEU.

Ça vous étonne, n'est-ce pas?

LE VICOMTE.

Ma surprise tient à un autre motif que celui que vous me supposez.

LELEU.

Non, cela me paraît tout simple, quand on le connaît et qu'on me voit... Vous seriez touché de sa déférence et de son respect pour son bonhomme de père, et cela particulièrement chez le ministre, devant lui et les grands personnages qui y viennent.

LE VICOMTE.

Quoique fort naturel, cela n'en est pas moins remarquable.

LELEU.

De mon côté, je vous avouerai que son esprit et son talent me donnent de l'orgueil pour moi-même; il me semble que tout le monde doive lire sur ma figure : c'est le père d'Eugène... Mais, pardon! je vous parle là...

LE VICOMTE.

Du tout, continuez; cette conversation m'intéresse beaucoup plus que vous ne pensez.

LELEU.

Eh bien! avec ces bonnes qualités dans mon enfant, vous me croyez le plus heureux des pères!

LE VICOMTE.

Vous devriez l'être.

LELEU.

Sûrement; mais un secret, qui depuis près d'un an le consume et l'emportera peut-être, fait le malheur de ma vieillesse.

LE VICOMTE.

Depuis près d'un an? Et vous en a-t-il confié la cause?

LELEU.

C'est le premier mystère qu'il me fait depuis sa naissance.

LE VICOMTE.

Il est possible que son silence tienne à quelque motif de délicatesse et d'honnêteté.

LELEU.

Je le gagerais, et je ne lui en veux pas du tout; mais ce qui m'achève, parce que cela m'annonce son peu d'espoir, c'est le projet qu'il s'est fourré dans la tête et dont je ne puis venir à bout de le détourner.

LE VICOMTE.

Quel est-il?

LELEU.

Il veut quitter la France et l'Europe, et aller se fixer aux États-Unis d'Amérique. Il dit comme ça que c'est un peuple plus raisonnable encore que nous.

LE VICOMTE.

Comment, il vous abandonnerait?

LELEU.

M'abandonner! son père! mon Eugène! Il entend bien me faire tout vendre, tout emporter, et m'emmener avec lui.

LE VICOMTE.

M. Leleu, à vous parler franchement, je vois de grands obstacles à son bonheur.

LELEU.

Comme vous vous exprimez! on dirait que vous connaissez le sujet de son chagrin.

LE VICOMTE.

Sans doute, je le connais.

LELEU.

Et vous ne me le dites pas?

LE VICOMTE.

Je ne le puis... Si vous devez l'apprendre, votre fils regretterait avec raison que ce fût par un autre que par lui... enfin c'est son secret.

LELEU.

Ce n'est pas, je vous l'avouerai, que je n'en soupçonne bien à-peu-près la cause... Il s'agit de quelque belle passion pour une demoiselle bien belle, bien comme il faut, trop peut-être; honnête, je n'en parle pas, parce qu'il ne peut pas en aimer d'autre, et qu'on ne veut pas lui donner. Cela le désole. Je me reconnais là, j'ai été diablement tendre aussi. Ah! monsieur, que j'ai été tendre, il y a long-temps par exemple, trente-quatre ans, ça date, et lui c'est tout le portrait de sa mère; il est bon et sensible comme elle.

LE VICOMTE.

A propos, vous ne m'avez jamais parlé de madame Leleu; on m'a dit dans le pays qu'elle était très-bien, et surtout parfaitement élevée.

LELEU.

Ma femme! je crois bien... ah diable! c'était une femme... une vraie dame enfin, les manières d'une duchesse, et en même temps d'une modestie! une femme qui n'était pas faite pour un homme comme moi, je suis de bon compte.

LE VICOMTE.

Pourquoi donc, M. Leleu?

LELEU.

C'est une histoire que mon mariage, mais une histoire comme on n'en voit que dans les romans... Je vous conterai cela quelque jour.

LE VICOMTE (1).

Vous me ferez plaisir... mais, pardon, une note que je dois donner au ministre...

(1) Leleu, le Vicomte.

LELEU.

Ne vous gênez pas, M. de Grandmesnil, j'étais venu pourtant pour vous consulter sur un autre objet... mais vous êtes pressé.

LE VICOMTE.

Dites toujours.

LELEU.

Ne connaîtriez-vous pas à Paris quelqu'un de ces gros capitalistes qui ont toujours de l'argent tout prêt pour profiter des bonnes idées des autres..

LE VICOMTE.

Non, mais cela peut facilement se trouver.

LELEU.

Il s'agit d'une opération excellente, certaine; l'exécution en grand d'une mécanique appliquée à l'une de nos principales fabrications. Le ministre l'a fait examiner et le rapport est favorable; je ne veux rien pour ce travail : enlever à l'industrie étrangère une branche essentielle, faire subsister deux mille pauvres familles de mon département, voilà ce que je demande pour moi.

LE VICOMTE.

En effet, cela me paraît intéressant et je chercherai...

LELEU.

En vous remerciant de vos bonnes dispositions; je m'en vais bien content de vous avoir vu, parce que nous avons parlé de mon Eugène et ça m'a soulagé, et puis je vois que vous l'aimez, et l'amitié d'un homme comme vous, on doit en être fier. Adieu donc, M. de Grandmesnil.

LE VICOMTE.

Au revoir, père Leleu; ce n'est pas votre dernière visite, j'espère?

LELEU.

Oh! non, M. de Grandmesnil, et puisque vous le permettez.

AIR *des Blouses.*

Je reviendrai vous parler de mon Eugène,
Et puis ça m' fait tant de plaisir de vous voir;
Si je l' vois triste, nous caus'rons de sa peine,
Si je l' vois gai, nous caus'rons d' son espoir.
Malgré vot' rang vous êtes sans arrogance,
Et quand nos mains vienn'nt ainsi se presser,
Je voudrais voir de mêm' dans tout' la France
Les gens de bien s'entendre et s'embrasser.

ENSEMBLE.

Je reviendrai, etc.

LE VICOMTE.

Oui, revenez, nous parlerons d'Eugène;
J'aurai toujours du plaisir à vous voir;
Et puis qui sait? peut-être bien sa peine
Peut quelque jour se changer en espoir.

(Leleu sort.)

SCÈNE XVI.

LE VICOMTE, *seul.*

Eugène, le fils de ce brave homme!.. Ce que son père vient de me dire de la situation de ce jeune homme, de cette passion qui consume sa vie, m'intéresse à un point... mais mon frère; si je voyais le ministre, peut-être...

SCÈNE XVII.

EUGÉNIE, LE VICOMTE.

EUGÉNIE, *son chapeau à la main.*

Eh! bien, mon oncle?

LE VICOMTE.

J'ai tenté une démarche auprès de ton père, mais je l'a i trouv inflexible.

EUGÉNIE.

Je serai donc sacrifiée?

LE VICOMTE.

Il me reste encore un espoir, ce n'est que demain que l'on signe le contrat.

EUGÉNIE.

Quel est cet espoir. ? Ah! dites, dites de grâce, mon cher oncle

LE VICOMTE.

Plus tard tu le sauras : je te quitte, mais c'est pour m'occuper de toi. (Il sort.)

SCÈNE XVIII.

EUGÉNIE, *seule.*

Que signifie ce mystère, et que peut-il espérer encore?

SCÈNE XIX.

EUGÉNIE, LA COMTESSE *entrant. Musique jusqu'à la fin de l'acte.*

LA COMTESSE.

Avertissez M. le comte. (*A Eugénie.*) Allons, mon enfant, venez : ce sont de ces visites de famille que les convenances exigent. Encore un jour et vous ne dépendrez plus que d'un mari.

EUGÉNIE.

Ah ! madame!

LA COMTESSE.

Des pleurs! quel enfantillage !

EUGÉNIE.

Hélas !

LA COMTESSE.

En vérité, je ne vous comprends pas.

SCÈNE XX.

EUGÉNIE, LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

Je vous ai fait attendre, ma chère amie, mais quelques affaires à expédier...

LOUIS, *annonçant.*

Le secrétaire de son excellence!

EUGÉNIE, *à part.*

Eugène!

LA COMTESSE, *a Eugénie.*

Qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *avec joie.*

Serais-je nommé?

(Il remonte la scène. La comtesse s'ocupe d'Eugénie. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

(Un autre salon également fermé; portes au fond; porte latérale à gauche conduisant au cabinet du comte; porte latérale à droite conduisant à l'appartement d'Eugénie. Au premier plan, à droite un guéridon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE *seul. Il est assis près du guéridon.*

Ah! quelle situation!.. réussirai-je... échouerai-je dans mon espoir? Eugène a bien voulu se charger de ma défense auprès du ministre... Mais comment sera-t-elle reçue?.. me croire coupable d'une manœuvre pareille... moi, corrompre, séduire un employé, et faire soustraire des pièces favorables à un de mes compétiteurs .. Quelle infamie! le ministre devrait me connaître... il faudra qu'il s'explique publiquement sur ces prétendus torts... Mais Eugène ne revient pas... Ah! maudite ambition!.. Mais on vient, si c'était Eugène...

LA COMTESSE, *en dehors.*

C'est bien, très-bien.

LE COMTE.

Non, c'est ma femme.

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! vous voilà, mon ami.

LE COMTE.

Comment donc, mais vous n'avez pas perdu de temps.

LA COMTESSE.

Oh! je n'en perds jamais.

LE COMTE.

Je le vois; car vous avez même trouvé celui de faire une toilette.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'elle n'est pas bien?

LE COMTE.

Au contraire.

LA COMTESSE.

Si vous la trouvez mal, dites, oh! dites, monsieur; j'aime beaucoup un mari, même quand il critique; ça prouve au moins qu'il s'occupe de sa femme.

LE COMTE.

Il me semble que vous ne pouvez pas me reprocher de vous négliger.

LA COMTESSE.

Si fait... quelquefois... Mais quand je vous vois comme cela, je me dis : Il a quelque grand projet en tête... il veut peut-être devenir marquis, duc...

LE COMTE.

Les titres aujourd'hui...

LA COMTESSE.

Ont moins de valeur qu'autrefois... C'est dommage; mais enfin ils ne sont pas abolis, et c'est quelque chose. (*Le comte fait un geste de mécontentement.*) Comment ! le ministre vous ferait un passe-droit. Eh bien ! alors il vous restera un moyen.

LE COMTE.

Lequel ?

LA COMTESSE.

La tribune... Faites de l'opposition; oui, monsieur, de l'opposition !..

LE COMTE.

Nous verrons.

LA COMTESSE.

A la bonne heure; au moins vous êtes raisonnable, et vous me comprenez. Mais l'heure s'avance, et la signature du contrat...

LE COMTE.

Ah ! ce mariage n'est pas fait, et si je pouvais me dégager envers ce Trigoville..

LA COMTESSE.

Quoi ! vous songez?..

LE COMTE.

Si je réussis, ce gendre-là ne sera plus convenable, et ma fille peut aspirer aux plus brillans partis.

SCÈNE III.

LE COMTE, EUGÈNE, LA COMTESSE.

EUGÈNE.

Mille pardons, M. le comte, si je vous dérange...

LE COMTE.

Me déranger, vous, monsieur, vous n'y pensez pas. (*A part.*) Que va-t-il me dire ?

EUGÈNE.

Madame, je suis désespéré...

LA COMTESSE.

Et pourquoi donc, monsieur? Je vois que vous avez à causer d'affaires, moi je vais donner quelques ordres... J'espère que vous ne nous quitterez pas brusquement.

EUGÈNE.

Madame...

LA COMTESSE.

Nous avons un dîner de famille ; vous en serez ..

EUGÈNE.

Vos désirs sont des ordres pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne heure. Maintenant, messieurs, vous êtes libres.

(Elle sort. Eugène lui donne la main jusqu'à la porte.)

SCÈNE IV.

EUGÈNE, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh bien!

EUGÈNE.

Le ministre était furieux. Comment, me dit-il, des pièces favorables aux concurrens de M. de Grandmesnil ont été soustraites pendant le travail, et au moment même de sa transmission des changemens frauduleux ont eu lieu dans l'ordre des présentations!.. Voici l'ordonnance ; mais j'en suspends la publication.

LE COMTE, *avec hauteur.*

Son Excellence ne croit donc pas à ma parole ?

EUGÈNE.

Comme homme, si fait ; mais comme ministre, son devoir est de remonter jusqu'à la source de ces menées obscures. Une fois le coupable connu, votre nomination est assurée.

LE COMTE.

Oui, à moins que quelque autre intrigue...

EUGÈNE.

Et ne faites-vous aucun fonds sur moi?

LE COMTE.

Si fait, M. Eugène, si fait ; mais je rentre un instant chez moi préparer encore un mot de réponse à ces infâmes suggestions. Je vous le remettrai ce soir; car vous avez promis à Madame de Grandmesnil de passer la journée avec nous.

EUGÈNE.

Une réunion de famille..

LE COMTE.

Croyez-vous être encore un étranger pour nous?

EUGÈNE.

Ah! monsieur...

LE COMTE.

Si vous voulez passer au salon, je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

(Il sort.)

SCÈNE V.

EUGÈNE, *seul.*

Ce ton de bonté, de confiance, a failli me perdre... Oui, s'il fût resté un instant de plus, je lui dévoilais mon secret malgré moi... Ah ! c'en est fait, il faut en revenir à mon ancien projet.

Air : *Vaudeville de Téniers.*

Aux bords lointains si je porte ma vie,
Peut-être un jour le bonheur reviendra,
Et de ces maux dont mon âme est flétrie
Un avenir plus heureux me paiera.
Non, le bonheur n'est que dans sa patrie,
Dans ses amours, et quand il faut, hélas!
Tout à la fois quitter pays, amie,
C'est un exil d'où l'on ne revient pas.

SCÈNE VI.

EUGÈNE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Je croyais mon père ici, et... Pardon, monsieur.

EUGÈNE, *la saluant.*

Mademoiselle !..

EUGÉNIE.

Quoi ! monsieur, c'est vous... excusez mon trouble... mais quand on ne s'attend pas... Ce matin je vous ai à peine aperçu.

EUGÈNE.

Lorsque je suis venu voir monsieur le président...

EUGÉNIE.

Est-ce qu'il a l'avantage de vous connaître ?

EUGÈNE.

J'ai cet honneur... des relations... d'affaires... mais d'affaires qui lui sont personnelles, et dont il veut bien me permettre de m'occuper... Mais pardon, mademoiselle ; j'oubliais que j'avais un compliment à vous faire... vous vous mariez ?

EUGÉNIE, *tristement.*

Oui, monsieur.

EUGÈNE.

Je connais votre futur... je l'ai quelquefois rencontré dans le monde... son père est immensément riche... et vous ne pouvez manquer d'être heureuse... Quant à moi...

EUGÉNIE.

Vous seriez malheureux ! Vous, monsieur, s'il était en mon pouvoir !

EUGÈNE.

Ah! mademoiselle, permettez-moi d'espérer que ces mots qui vous sont échappés n'ont point été jetés au hasard... Vous me plaindriez... Apprenez-donc mon secret, ce secret que je renfermais avec soin dans mon cœur... j'aime... j'aime avec idolâtrie...

EUGÉNIE.

Monsieur...

EUGÈNN.

Oh! rassurez-vous... Vous n'entendrez de moi, rien qui puisse vous blesser... Je respecterai votre position... dans quelques instans vous ne vous appartiendrez plus... A quoi servirait alors de vous parler d'un amour sans espoir, de mes tourmens?.. du moins je ne serai pas long-temps témoin du bonheur d'un autre, et l'exil...

EUGÉNIE.

Vous partiriez?..

EUGÈNE.

Tout me l'ordonne.

AIR *de M. Etienne Thénard.*

Hélas! lorsque celle que j'aime
Contracte un hymen odieux,
Je dois dans ma douleur extrême
Pour jamais fuir loin de ces lieux.

EUGÉNIE, *à part.*

Ah! cet hymen me désespère,
Et mon cœur le maudit aussi :
Mais, sort contraire!
Il faut me taire
Lorsque je souffre autant que lui.

Même air.

EUGÈNE.

Pour calmer l'excès de ma peine,
Si j'emportais un seul regret,
L'exil où le devoir m'entraîne,
Peut-être s'en adoucirait.

EUGÉNIE, *à part*

Je voudrais bien; mais comment faire!
Un regret serait mal aussi :
Destin contraire,
Il faut me taire
Lorsque je souffre autant que lui.

SCÈNE VII.

EUGÈNE, LE VICOMTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *reculant effrayée.*

Mon oncle!

EUGÈNE.

Monsieur le vicomte de Grandmesnil.

LE VICOMTE.

Eh bien! mes enfans, ma présence vous fait peur... M. Eugène, je suis un des amis de votre père, et je connais votre amour... quant à ma nièce, je crois qu'elle aimerait mieux être madame Eugène, que madame de Trigoville.

EUGÈNE.

Ah! monsieur...

EUGÉNIE.

Mon oncle!..

LE VICOMTE.

Est-ce que cela n'est pas vrai?... hier j'ai parlé à mon frère, j'ai échoué; aujourd'hui je tâcherai d'être plus heureux... et d'ailleurs tout ce que vous faites pour lui, mérite bien qu'il fasse quelque chose pour vous.

EUGÈNE.

Quoi! monsieur, vous savez...

LE VICOMTE.

Tout... Mais mon frère pourrait nous surprendre, et d'ailleurs

on vous attend au salon... Offrez la main à ma nièce, et... si vous n'êtes pas son mari, ce ne sera pas ma faute.

AIR : *de la Muette.*

ENSEMBLE.

J'espère encor que votre mariage,
Mes chers enfans, aujourd'hui se fera :
De la raison entendant le langage,
A mes désirs mon frère se rendra.

EUGÈNE ET EUGÉNIE.

De vous dépend cet heureux mariage,
Et je l'espère enfin il se fera ;
De la raison entendant le langage,
A nos desirs { le comte / mon père } se rendra.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, *seul.*

Oui, j'espère que le président se rendra à mes représentations, et surtout d'après ce que je suis chargé de lui dire...

LELEU, *en dehors.*

C'est inutile, ne vous donnez pas la peine de m'annoncer : puisqu'il est là, je m'annoncerai bien moi-même.

LE VICOMTE.

C'est la voix du père d'Eugène.

SCÈNE IX.

LELEU, LE VICOMTE.

LELEU.

Diable! quelle étiquette!

LE VICOMTE.

Qu'est-ce donc, M. Leleu?

LELEU.

C'est un grand diable de laquais qui voulait à toute force m'introduire... et j'avais beau lui crier : Mais laissez donc, M. le vicomte de Grandmesnil et moi nous n'en sommes pas aux politesses... il m' suivait toujours... ça n' serait pas pis chez un ministre... j' parle d'avant la révolution. Ah ! ça, vous le voyez, M. le vicomte, je suis exact... mais, comme dit le proverbe, c'est pas l' tout de s' lever à l'heure, il faut arriver à temps.

LE VICOMTE.

Je n'ai pas encore vu notre homme... mais il ne peut tarder.

SCÈNE X.

LES MÊMES, TRIGOVILLE.

TRIGOVILLE.

Votre serviteur, M. le vicomte.

LE VICOMTE.

Ah! parbleu, le voilà.

LELEU.

Alors, c'est bien le cas de dire : Quand on parle du loup...

LE VICOMTE.

M. de Trigoville, je vous présente un brave homme, qui aurait une proposition à vous faire : je souhaite qu'elle vous convienne :

il va vous l'expliquer. Vous pouvez avoir toute confiance dans sa personne et ses paroles...

TRIGOVILLE.

Recommandé par vous, M. le vicomte, je suis tout disposé à l'obliger.

LELEU, *à part.*

J'ai vu cette figure-là dans quelque grand cadre.

LOUIS, *entrant.*

Il y a là quelqu'un qui demande à parler en particulier à M. le vicomte.

LE VICOMTE.

J'y vais... Allons, messieurs, causez... je vous laisse ensemble.
(Il sort.)

LELEU, *à part.*

S'il allait me refuser; v'là la peur qui me galoppe... Il a pourtant l'air bonne personne!

SCÈNE XI.

LELEU, TRIGOVILLE.

TRIGOVILLE.

Voyons, mon cher, que voulez-vous de moi?

LELEU.

Monsieur... (*A part.*) C'est singulier comme cette figure-là ressemble à un portrait. (*Haut.*) Monsieur, voilà... Vous êtes riche, dit-on; il s'agit d'une entreprise superbe.

TRIGOVILLE.

Est-ce qu'elles ne le sont pas toujours toutes?.. Avant...

LELEU.

Oh! celle-là, diantre, c'est bien différent!

TRIGOVILLE.

Propos de spéculateur.

LELEU.

On voit bien que monsieur ne me connaît pas.

AIR : *de l'Artiste.*

Monsieur, dans ma province,
Je n'ai que des amis
Qui sav'nt que mieux qu'un prince,
Je tiens c'que j'ai promis.
Pour garantir la chance
De votre argent prêté,
Je jett' dans la balance
Trente ans de probité;
Bien des gens de finance,
Donn'nt-ils cett' sûr'té?

TRIGOVILLE.

Au fait, combien vous faut-il?

LELEU.

Cent mille écus.

TRIGOVILLE.

Bagatelle!

LELEU.

Quel compère vous faites!.. Je vous ferai voir le projet, les plans...

TRIGOVILLE.

C'est inutile.

LELEU.

Encore est-il nécessaire que vous examiniez...

TRIGOVILLE.

Rien! le frère du comte vous connaît, vous recommande; cela suffit.

LELEU.

Voilà ce qui s'appelle être rond en affaires : j'aime cela.

TRIGOVILLE.

C'est ma manière... vous êtes un de ses ouvriers?...

LELEU.

Un de ses ouvriers...

Air : *Connaissez mieux le Grand Eugène.*

(*A part.*) Je crois vraiment qu'il y met d' l'insolence :
(*Haut.*) Je suis monsieur, son maître charpentier,
A c' titre là j' n'attach' pas d'importance :
J'en mets beaucoup à celui d'ouvrier,
Depuis trente ans je puis m'en glorifier.

TRIGOVILLE.

Permis à vous et que grand bien vous fasse!

LELEU.

C'est un honneur; car, j'pense, en vérité,
Qu'on doit êtr' fier de sortir d'une classe
A qui la France a dû sa liberté.

Dernièrement j'ai construit un moulin pour M. de Grandmesnil.. Ah quel moulin! un vrai bijou! la roue horizontale! deux pouces d'eau!.. monsieur entend peut-être la mécanique?

TRIGOVILLE.

Du tout...

LELEU.

C'est dommage.

TRIGOVILLE.

Vous pouvez dès ce moment passer chez votre notaire, et faire dresser l'acte, je l'examinerai et je le signerai. Seulement, n'oubliez pas de vous munir d'avance de mes noms et prénoms, et de les faire porter.

LELEU, *prenant son calepin et se mettant en devoir d'écrire.*

M'y voilà, monsieur s'appelle?

TRIGOVILLE.

Joseph Roch Leleu de Trigoville

LELEU, *s'arrêtant.*

Quoi! Leleu...

TRIGOVILLE.

Oui, c'est mon nom de famille. Je ne le porte pas ordinairement : mais dans les actes, je suis forcé de le prendre; ceci est étranger... Avez-vous mis, de Trigoville?

LELEU, *à part.*

J'avais donc raison tout-à-l'heure quand je parlais de ce grand diable de portrait!.. La rencontre est singulière... ce n'est pas tant

encore, Leleu (parce que des Leleu il y en a dieu merci), que Joseph Roch.

TRIGOVILLE.

Ah! ça, qu'est-ce qui l'occupe à présent?

LELEU.

Votre pays, je vous prie?

TRIGOVILLE.

Il n'en est pas besoin pour le contrat.

LELEU.

Vous êtes Normand, c'est sûr?

TRIGOVILLE.

Normand...

LELEU.

De Bray la Grivoise, près de Vire.

TRIGOVILLE, *embarassé.*

(*A part.*) C'est juste. (*Haut.*) Moi de Bray?

LELEU.

Touchez-là, mon cher ami, nous sommes cousins!

TRIGOVILLE.

Nous cousins!

LELEU.

Issus de germains... rien que cela.

TRIGOVILLE, *à part.*

Au diable la parenté! (*Haut.*) Allons donc, vous plaisantez.

LELEU.

Moi, pas du tout; mon père était Jacques Leleu, et moi je suis Antoine.

TRIGOVILLE, *regardant Leleu de côté.*

En effet. (*Haut.*) En vérité, mon cher, je ne sais ce que vous voulez dire.

LELEU.

Je suis votre cousin...

TRIGOVILLE, *à part.*

C'est qu'il y tient. (*Haut.*) Gardez-vous de le croire et surtout de le répéter : si vous osez le soutenir!

LELEU.

Je le soutiendrais devant toute la terre... entendez-vous, mon cousin! Ah! vous le prenez sur ce ton-là?..

TRIGOVILLE.

Si j'avais ici mes gens.

LELEU.

Et moi les miens... La livrée n'aurait pas beau jeu.

TRIGOVILLE, *à part.*

Ces petits bourgeois sont vraiment aujourd'hui d'une arrogance. (*Voyant le comte qui sort de son cabinet une lettre à la main.*) Ciel! le comte! quel embarras. (*Bas à Leleu.*) Ah! mon ami, je vous en supplie. (*A part.*) Si je me retire, il parlera.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *à part.*

Le ministre sera content, je l'espère, de cette franche explication. (*Haut.*) Ah ! c'est vous, M. le baron de Trigoville ! je croyais trouver mon frère ici.

TRIGOVILLE.

M. le comte, il sort à l'instant. (*A part.*) S'il pouvait le suivre !

LELEU.

Après m'avoir présenté au cousin.

LE COMTE, *à Trigoville.*

Comment ! cet homme est votre parent ?

TRIGOVILLE.

Fi donc ! du tout.

LELEU.

Tout proche, M. le comte, c'est mon cousin le Normand.

LE COMTE, *à part.*

Fort bien. (*A Trigoville.*) Et vous me disiez que dans votre famille il n'y avait que des personnes sortables.

LELEU, *à part.*

Ah ça ! et pour qui me prend-il donc celui-là?.. Est-ce que ça va continuer?

LE COMTE, *bas à Trigoville.*

Vous vous rappelez notre convention. (*Haut.*) Parce que nos parens sont malheureux...

LELEU.

Mais je ne suis pas malheureux du tout.

LE COMTE.

Est-ce une raison pour les méconnaître ?

TRIGOVILLE.

Moi ! avouer !..

LE COMTE.

A quoi vous vous servirait-il de le renier pour tel, s'il l'est en effet et que le monde en soit persuadé?.. Vous voyez bien comme la vanité est absurde.

LELEU.

C'est bien vrai.

TRIGOVILLE.

Un artisan.

LE COMTE.

Et qu'importe !

AIR : *A vos desseins je vois qu'il faut se rendre.*

Envers monsieur, votre froideur m'étonne,
De le fêter, quoi ! votre cœur s'abstient ;
Mais la fierté ne sied bien à personne.

TRIGOVILLE, *à part.*

C'est à lui seul alors qu'elle convient.
(*Haut.*) S'il occupait encore un rang sortable,
A vos avis je pourrais déférer.

LE COMTE, *avec force.*

Un artisan, quand il est estimable,
Est un parent dont on doit s'honorer.

LELEU, *à part.*

Mais il parle admirablement cet homme-là.

LE COMTE.

Allons, M. de Trigoville, rougissez de votre morgue et reconnaissez devant moi ce bon parent.

TRIGOVILLE, *à part.*

Il a ses raisons. (*Haut.*) Je soutiens qu'il ne l'est pas.

LE COMTE.

Quelle petitesse!.. (*A part au baron.*) Nous sommes dégagés... et par vous.

TRIGOVILLE.

A merveille, M. le comte, vous ne cherchiez qu'un prétexte.

LE COMTE.

Me suis-je écarté de nos conditions?

TRIGOVILLE, *à part.*

Quelle ingratitude! (*Haut.*) Mais il est peut-être encore temps...

LE COMTE.

Oh! je ne crains plus rien.

TRIGOVILLE.

C'est bon... nous verrons.

AIR : *des Comédiens.*

Adieu, je pars : il nous reste une affaire,
A la régler vous êtes prêt, je crois,
Songez-y bien, car dans peu, je l'espère
Vous entendrez, monsieur, parler de moi.
Juste au moment où le sort me seconde...

LELEU.

Partirez-vous sans me donner la main?

TRIGOVILLE.

Maudit parent! que le ciel te confonde!

LELEU.

Bah! sans rancune, embrassons-nous, cousin.

ENSEMBLE.

TRIGOVILLE.

Adieu, je pars, etc...

LELEU.

Il est vexé : qu'import' c'est son affaire,
Comm' je l'devais, j'ai parlé, je le croi,
Puis après tout, il ne pourrait, j'espère,
Que s'honorer d'un parent tel que moi.

LE COMTE.

Enfin il part, et quant à notre affaire,
Elle ne cause à mon cœur nul effroi;
Il ne peut pas avant demain, j'espère,
Trouver le temps de sévir contre moi.

(Au moment où Trigoville sort, Leleu lui crie:)

Adieu, mon cousin.

TRIGOVILLE, *en dehors.*

Au diable!

LELEU, *à la cantonnade.*

Adieu, mon cousin de Trigoville.

(Il redescend la scène.)

SCÈNE XIII.

LE COMTE, LELEU.

LE COMTE.

Il vous sera facile de prouver ce que vous avancez?

LELEU.

Ah! mon dieu! je suis connu dans toute ma province, et même ici, Antoine Leleu, le père Leleu indistinctement; je ne manquerai pas de gens qui répondront de moi... Eh! mon dieu! monsieur votre frère tout le premier.

LE COMTE.

Ah! vous connaissez le vicomte? c'est excellent. (*A part.*) Je conviens que le cousin est un peu commun.

LELEU.

Je ne suis, comme il vous l'a bien dit, qu'un simple artisan, un maître charpentier, qui fait tout rondement son métier, et se tient à sa place : mais je suis riche, j'ai 30,000 fr. de rentes qui ne doivent rien à personne, et j'ai épousé une dame de la première qualité.

LE COMTE.

Vous?

LELEU.

Si vous voulez bien le permettre; avez-vous entendu parler de M. le marquis de Serteuil?

LE COMTE, *la voix altérée.*

Eh bien!

LELEU.

Eh bien! M. le comte, sa fille m'a fait l'honneur d'être ma femme.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! ma nièce... Quelle honte! (*A Leleu.*) Mais j'ai cru que mademoiselle de Serteuil avait épousé un sieur Servière.

LELEU.

Sans doute... c'était son premier mari, et moi je suis le second... M. Servière, le brave, le vertueux M. Servière... Il aimait la liberté celui-là, et c'est en son nom qu'il a été immolé... Cette fois-ci, du moins, nous avons été plus sages que nos pères.

AIR : *Merveilleuse dans ses vertus.*

De temps en temps vers le passé,
Quand se reporte ma mémoire,
Au souvenir de cette histoire
Je sens toujours mon cœur glacé.
Dans sa prison Servier' m'appelle,
Et m' dit d'un ton pénétré :
Quand tu m'es resté fidèle,
Reçois un dépôt sacré.
Je n'ai plus que toi pour ami,
Eh bien! à mon heure suprême,
Je te lègue celle que j'aime,
Deviens son guide et son appui.
A cett' touchante prière
Je sentis mon cœur ému;

J'étais jeun', j'étais sincère,
Je promis, et j'ai tenu.
Il était temps! que de malheurs
Dévoraient alors l'existence,
De cell' que jadis la naissance
Avait destinée aux grandeurs.
La plus affreuse misère
Allait la faire périr,
Quand le pauvre légataire
Arriva pour la s'courir.
Je n'étais qu'un simple ouvrier;
Mais actif, mais rempli d' courage,
L' premier je m' mettais à l'ouvrage,
Et je m'en allais le dernier.
Ma dépense était bornée,
Et tout mon plaisir était
L' soir d'apporter d' ma journée
Le produit qu'elle acceptait.
Bientôt les temps devinr'nt plus doux,
Le destin bénit ma carrière :
C'était l'ombre du bon Servière
Qui sans doute veillait sur nous.
Pourtant un affreux martyre
Me dévorait en secret :
J'aimais et je n'osais dire
Ce que mon cœur éprouvait.
De son sang, pensai-j', qui n' paierait
Le prix que mon amour réclame;
Mais je n' veux pas qu'ell' soit ma femme
Pour me payer de c'que j'ai fait.
Son existenc' s'rait flétrie;
Et pour combler mon ardeur,
Je désolerais sa vie
Lorsque je veux son bonheur.
J'ai juré d'êtr' son protecteur :
Que d'autres faussent leur promesse,
Moi j' dois immoler ma tendresse
Aux intérêts de mon honneur.

LE COMTE.

C'était penser en brave homme.

LELEU.

Mais madame Servière m'avait deviné; elle avait à plusieurs reprises fait connaître sa position à sa famille qui l'avait indignement repoussée; sa délicatesse blessée de recevoir des bienfaits qu'elle ne pouvait plus espérer de rendre, la décida à les légitimer; elle m'offrit sa main.

LE COMTE, *avec indignation.*

Et vous avez accepté?

LELEU.

Je crois bien. A ma place, vous ne l'auriez pas fait, peut-être?

LE COMTE.

Non, sans doute.

LELEU.

En ce cas, vous valez mieux que moi; pourtant, je ne saurais vous envier...

LE COMTE, *à part.*

Si l'on pouvait l'éloigner. (*Haut.*) Vous habitez la capitale?

LELEU.

Oui, j'y ai un dépôt; mais mes mécaniques sont en province; j'ai même remis ce matin au ministre les papiers qui concernent la famille de ma femme: je veux les faire examiner, ça peut être utile à mon fils.

LE COMTE, *impérieusement.*

Je vous ordonne de les reprendre à l'instant.

LELEU.

Vous m'ordonnez .. De quel droit vous mêlez-vous de cette affaire-là?

LE COMTE, *avec colère:*

De quel droit? Mademoiselle de Serteuil était ma nièce!

LELEU.

Votre... vrai?.. pas possible!.. Comment, parole d'honneur!... Par exemple, voilà une drôle de journée! Si ça continue, je vais m'trouver l'parent de tout le monde. Je suis donc votre neveu, mon oncle?

LE COMTE, *marchant avec agitation.*

Du tout, du tout.

LELEU (1).

Comment! j'ai épousé votre nièce, et vous ne voulez pas être mon oncle? voilà qui est fort! N'allez-vous pas faire aussi le petit Trigoville? ce n'était pas la peine de le prêcher si bien.

LE COMTE.

Ce mariage est nul, et je le ferai casser.

LELEU.

Ça sera difficile, parce qu'il n'y a rien manqué, je vous en préviens.

LE COMTE.

Je le désavoue hautement.

LELEU.

Qu'importe! si cela est. Quelle petitesse! vous le disiez vous-même tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Je ne veux pas de Trigoville pour gendre, et je vous reconnaîtrais, vous, un artisan!

LELEU.

Eh! qu'importe?

AIR: *A vos desseins je vois qu'il faut se rendre.*

Mais à mon tour votre froideur m'étonne,
De me fêter, quoi! vôtre cœur s'abstient!
Quand la fierté ne sied bien à personne...

LE COMTE.

Ah! dans mon rang, monsieur, elle convient.

LELEU.

Il me semblait (alors je suis coupable,
Si, d'après vous, je viens le déclarer)
Qu'un artisan, quand il est estimable,
Est un parent dont on doit s'honorer.

Ce sont vos propres paroles.

LE COMTE.

C'en est trop, vous lassez ma patience.

---

(1) Leleu, le comte.

LELEU.

Et la mienne, donc! est-ce que vous croyez que je suis de bois?

Air *du Magistrat irréprochable.*

Ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire,
Et nul pouvoir ne peut rien sur mes droits :
Qui se charg'ra, monsieur, dans cette affaire
D' briser les nœuds consacrés par les lois?
Car maintenant on respecte les lois.
Votr' nièce en moi trouva quelque mérite ;
Vous la blâmez de m'avoir donné sa main ;
Mais pour oser flétrir cette conduite,
Qu'n'étiez-vous là quand éll' mourait de faim? } (*bis*)
Fallait être là quand ell' mourait de faim.

LE COMTE.

Retenez bien ce que je vais vous dire : Si vous avez l'audace de vous parer publiquement de ce titre, j'emploierai l'autorité pour vous poursuivre.

LELEU.

Ta! ta! ta!

SCÈNE XIV.

LELEU, EUGÈNE, LE COMTE.

(Eugène entre en ce moment en scène ; le comte est près de Leleu. Il a une attitude menaçante. Emporté par la colère, il ne s'est point aperçu de l'arrivée d'Eugène. Le dialogue continue.)

LE COMTE, *toujours à Leleu.*

Vous verrez si l'on blesse impunément mon honneur!

LELEU.

Dites donc, mon orgueil.

LE COMTE.

Si l'on brave... (*Apercevant Eugène.*) Toutes les malencontres à la fois! O ciel! devant ce jeune homme?

EUGÈNE.

Quoi! monsieur le comte, vous paraissez fâché?

LE COMTE.

Ce n'est rien... ce n'est rien... M. Eugène, ne faites pas attention ; c'est ce misérable...

EUGÈNE, *s'élançant auprès de Leleu.*

C'est mon père, Monsieur...

LELEU.

Allons, mon garçon, calme-toi!

EUGÈNE.

Connaissez-vous bien celui dont vous parlez ainsi? Savez-vous qu'il n'est pas de citoyen plus respectable, et que je suis plus fier d'un tel père que si je portais votre nom, et que j'appartinsse à une famille mille fois plus ancienne que la vôtre?

LELEU, *se mettant au-devant de son fils.*

Allons, allons, mon garçon, c'est assez.

EUGÈNE.

Et que serait-ce encore si je le comparais...

LE COMTE.

Monsieur, prenez garde à ce que vous allez dire.

LELEU, *toujours au-devant de lui.*

Eugène, Eugène, il faut toujours être calme ; finissez.

EUGÈNE.

Non, mon père, il n'est aucune considération qui puisse m'arrêter quand on vous outrage : ce serait en présence de mademoiselle de Grandmesnil elle-même.

LE COMTE.

Ce mot m'éclaire. C'est pour vous que mon frère m'a parlé ce matin... Vous, mon gendre! grand Dieu!

LELEU.

Eh bien! et pourquoi pas! Comment! c'est-là le père de celle que tu aimes? Ah! mon ami, que je te plains! Il est ton oncle aussi.

EUGÈNE.

Quoi! le comte!

LELEU.

Ta mère était sa nièce!

LE COMTE.

Finissons... un homme de rien!

LELEU.

Que voulez-vous?

AIR *du Pot de fleurs.*

C'est le hasard qui donne la naissance,
Mais l' préjugé qui perdit bien des rois
N'a maintenant sur nous plus d'influence
Et le mérit' seul obtient les emplois.
Les gens d'naissanc' sur qui chacun d'nous glose
Ayant prouvé qu'ils n'faisaient rien de bien,
Il faut alors qu'on prenn' des gens de rien
Afin qu'ils fassent quelque chose.

LE COMTE.

En vérité, l'audace de ces gens-là ne se conçoit plus aujourd'hui. (*Regardant Eugène.*) Un aventurier!

LELEU, *se jetant au devant de son fils..*

Un aventurier!.. mon fils! mon Eugène! Ah ça! monsieur le comte, voilà deux heures que je vous en passe, et ça me fait l'effet d'être assez.

EUGÈNE, *se mettant au devant de son père.*

Mon père! calmez-vous de grâce.

LELEU, *enfonçant son chapeau sur sa tête*

Pour mon compte, ça m'est égal, vous pouvez continuer; mais quant à lui, ne vous avisez pas de lui manquer de respect devant moi!

EUGÈNE.

rrêtez... le père de mademoiselle de Grandmesnil...

LE COMTE.

Je vous conseille d'invoquer le nom de ma fille pour me faire respecter.

SCÈNE XV.

LELEU, EUGÈNE, LE VICOMTE, LE COMTE.

LE COMTE, *à son frère.*

Ah! venez unir votre indignation à la mienne, et m'aider à repousser ces imposteurs.

LE VICOMTE.

Mon frère, ils sont nos neveux.

LE COMTE.

Quoi! vous les reconnaîtriez?

LE VICOMTE, *donnant la main à Eugène et à Leleu.*

Hautement! en remerciant le ciel de me les envoyer si estimables.

LE COMTE.

Un Grandmesnil!.. quelle indignité!

LELEU, *passant auprès du vicomte.*(1)

A la bonne heure, voilà le bon oncle. (*A Eugène.*) Ta mère me le disait bien: Il y en a un excellent... (*Montrant le président.*) Et c'est monsieur qui est l'autre.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LA COMTESSE, EUGENIE.

LA COMTESSE, *à son mari.*

Ah! mon ami, si vous saviez...

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

LA COMTESSE.

Au milieu de notre fête, des huissiers, ils veulent saisir.

LE COMTE.

Ah! c'est encore ce Trigoville!.

LELEU.

Saisir chez l'oncle de ma femme!..

LA COMTESSE.

J'ai vainement offert mes diamans, ma signature... ma fortune; c'est de l'argent qu'il leur faut et ils ont refusé.

LE COMTE.

J'entends, c'est au scandale qu'il vise.

LE VICOMTE.

N'est-il donc aucun moyen?

LE COMTE.

Aucun, la somme est trop considérable.

LE VICOMTE.

Oubliez-vous que vous pouvez compter sur moi?

LE COMTE.

Quoi! mon frère, vous consentiriez?

LE VICOMTE.

AIR *du Baiser au porteur.*

Près d'expirer, que disait notre père?
Ses derniers mots, je les entends ici:
O mes enfans, il faut quitter la terre;
Le vœu du ciel me rappelle aujourd'hui;
Si l'un de vous trouve un destin contraire,
Que le second sache l'en préserver.
Eh bien! que le sort te menace, mon frère,
Et me voilà, j'accours pour te sauver.

---

(1) Eugène, Leleu, le comte, le vicomte.

LE COMTE.

Ah ! tant de générosité...

LELEU, *s'approchant du comte.* (1)

Et moi, monsieur le comte, est-ce que vous croyez que je ne suis pas là aussi ? Vous pouvez disposer de ma fortune, de celle de mon fils ; car nous n'entendons pas que le nom de l'oncle de ma femme, de sa mère, soit taché un instant.

LE COMTE.

Quoi ! vous aussi ? M. Leleu... mon neveu, donnez-moi la main.

LELEU.

C'est cela, mon oncle, donnons-nous la main, nous aurions aussi bien fait de commencer par là... et maintenant occupons-nous de faire le bonheur de nos chers enfans.

(AU PUBLIC.)

AIR *de Partie et Revanche.*

Messieurs, lorsqu'enfin l'harmonie,
Grâce aux lois que dicte le sort,
Se trouve en ces lieux rétablie,
Voudriez-vous déranger cet accord ?
Vous n'irez pas déranger cet accord.
Et quand un avenir prospère
Veut le concours de chaque rang :
Vous protég'rez l'union populaire
Du noble et de l'artisan.

---

(1) Eugène, le vicomte, Leleu, le comte, la comtesse, Eugénie.

FIN.